

Cabane du Trient, une mue à 3169 m

VALAIS En rénovation depuis août, cette étape incontournable de la Haute Route devrait avoir fait peau neuve d'ici à la fin de l'été. Visite en altitude, en compagnie des architectes et du gardien des lieux, d'une bâtisse dont on a voulu préserver l'âme

CAROLINE CHRISTINAZ
@caroline_tinaz

L'époque est lointaine, mais il est nécessaire de s'en souvenir. C'est pour cette raison qu'Olivier Genet a accroché ces images en noir et blanc au mur du réfectoire de la cabane du Trient, qu'il gardienne depuis treize ans. «Ce genre de décoration plaît aux clients», assure-t-il. Et tant pis si elle interfère avec l'isolation phonique présente depuis peu sur les parois.

Ces photographies remontent à 1934, lors de la construction de l'édifice à 3169 mètres d'altitude face au plateau du Trient. Sur fond de glaciers encore dodus, on y voit un cortège de mules arpentant la neige chargées de planches en bois. «J'ai un profond respect pour ceux qui ont construit cette cabane, confie le gardien. C'est complètement dingue d'avoir eu l'idée de la poser ici à cette époque.» Après 9 mois de travaux de rénovation sur sa cabane, l'homme sait de quoi il parle. Il tient toutefois à préciser: «Ce qu'on fait là depuis le mois d'août n'a rien à voir avec le travail des anciens. L'hélicoptère nous amène tout. En cinq minutes on est en bas.» Du bout du doigt, il essuie la poussière accumulée sur le cadre en bois et lance un regard sur l'espace qui l'entoure.

Huis clos en altitude

Tout est illuminé par cette lumière des glaciers blanche et vive qui filtre à travers les petites fenêtres de la bâtisse. Là, des toiles de chantier. Ici, des piles de bois. Des tréteaux, des escabeaux, de la peinture, des outils suspendus. Un chantier, en somme. À l'exception du hall d'entrée, qui jamais ne s'affranchira de l'odeur de pieds humides caractéristique d'une cabane de montagne, l'habitation est envahie par celle de la sciure et par la voix d'un vieux

roqueur échappée d'une enceinte.

«Born to be wild». Le refrain doit sonner particulièrement juste à l'oreille des ouvriers affairés dans chaque recoin. Ce vendredi, ils sont une petite dizaine à travailler. Ils sont menuisiers, électriciens, peintres, plâtriers, installateurs sanitaires et ont été déposés par un hélicoptère lundi matin. Depuis, ils cohabitent dans un huis clos soumis aux bons soins du gardien. «Pizza, ça vous dit?» Les hommes acquiescent.

Pour certains, il s'agit là de la sixième semaine de travail à cette altitude. Maintenant, ils s'y sont faits, mais au début ils avaient le souffle court en montant les escaliers. Entre deux coups de scie, ils évoquent le sort d'un collègue qui n'a pas supporté les effets du manque d'oxygène. Ils parlent aussi de la rudesse des courtes journées hivernales, lorsqu'il n'y a rien d'autre à faire que de travailler. «Je me sentais en prison, confie l'un d'eux. Maintenant, je ne peux pas m'empêcher de prendre cette vue en photo tous les jours.»

Il nous tend son téléphone portable et fait défiler les images: chaque fois les mêmes montagnes prises sous une lumière différente. «Regarde, on dirait la mer», souffle-t-il. Comme en plein cœur de l'océan, il n'y a pas de réseau à Trient. Seule une ligne de téléphone fixe relie ces ouvriers à la civilisation. Alors aujourd'hui, vendredi, ils tréignent. Dans quelques heures, un hélicoptère viendra les chercher. Enfin, ils retrouveront leurs proches. Il n'est pas encore midi que déjà ils fantasment. La couleur des fleurs, l'odeur des pins, les bras de leurs femmes...

Plus de 5000 nuitées par an

Dans la vie d'un bâtiment, une rénovation pourrait paraître anodine, mais lorsqu'il s'érige à 3169



Ses rénovations de la cabane, érigée en 1934, sont estimées à 3 millions de francs. Elles ont notamment pour but de mieux isoler le bâtiment. (TRIENT, 29 AOÛT 2022/DAVID SCHWEIZER)

mètres d'altitude en plein massif du Mont-Blanc, c'est une autre affaire. Payés à 20% par les fonds propres de la section des Diablerets, les 3 millions nécessaires à la tenue des travaux ont presque été couverts, une campagne de donation est toutefois encore ouverte sur le site du Club alpin suisse. «Le défi a été de mener ces travaux sans fermer l'accès de la cabane aux clients, pointe Antoine Weber, architecte également président bénévole de la Commission des cabanes de la section. On a eu de la chance, car l'hiver très sec qu'on a vécu nous a permis de réaliser nos vœux.»

Avec ses quelque 5000 nuitées par an, l'édifice de granit est l'une des plus importantes cabanes de la section des Diablerets, elle-même parmi les plus grosses du Club alpin suisse. Situé sur l'itinéraire de la Haute Route entre Chamonix et Zermatt, il offre un point de vue

époustouflant sur un plateau glaciaire surmonté de pics granitiques emblématiques pour tout amateur de montagne.

«Ce qu'on fait là n'a rien à voir avec le travail des anciens. L'hélicoptère nous amène tout»

OLIVIER GENET, GARDIEN DE LA CABANE

«Ces cabanes constituent une part du patrimoine alpin, reprend le président de la Commission des cabanes. Nous devons les entretenir ainsi que les mettre aux normes actuelles pour les clients.» Sur les

cinq cabanes que possède la section, celle de Trient n'était pas la moins bien lotie, mais quand une tempête a arraché une partie de son toit en 2017, les membres du Club alpin y ont vu une occasion de rajeunir cette octogénaire si précieuse dans l'univers alpin.

Leur objectif: rendre le bâtiment historique fonctionnel, améliorer son efficacité énergétique, sa consommation d'eau, et faire en sorte qu'il convienne aux normes incendie et sismiques. «Le tout en préservant son style architectural», précise Antoine Weber. Un challenge que le bureau d'architectes valaisan Savioz Fabrizzi, auteur du projet lauréat du concours soumis en 2020, a su relever. «Nous avons pris la décision d'aller au plus simple et misé sur un calendrier de chantier adéquat, décrit la cheffe de projet Barbora Pisanova. Rénover le toit

en été était une priorité. Tous les matériaux ont été choisis selon leur aspect fonctionnel. Évidemment, on a limité l'usage du béton au strict minimum.»

L'évolution de l'alpinisme prise en compte

Les années passant, l'alpinisme s'est démocratisé. Les architectes ont dû s'adapter aux nouvelles requêtes de la clientèle concernant leur confort en altitude. «Les rénovations contemporaines de certaines cabanes nous ont démontré que, en matière d'imaginaire, les clients étaient attachés à l'apparence ancienne de ces bâtiments, raconte l'architecte. Mais lorsqu'il s'agit d'y vivre, ils ont tous des exigences de confort modernes.»

Celles-ci visent d'abord la température ambiante: «La cabane était connue pour être froide, reprend



Antoine Weber. L'isolation des murs et des fenêtres, couplée à l'ajout de panneaux solaires, nous permet désormais de bénéficier en permanence de températures bien plus agréables. Fini les 18 stères de bois et les 2000 litres de mazout hélicoptérés chaque saison pour chauffer le gîte. «La cabane ne sera pas tout à fait autonome en matière d'énergie, une génératrice sera nécessaire quand le mauvais temps persistera, mais cette nouvelle installation nous permet de diminuer drastiquement le nombre de rotations en hélicoptère, qui sont à l'origine d'une grande partie des impacts environnementaux de la cabane.»

Le constat d'une affluence en baisse dans les cabanes a mené à une réduction de la capacité d'accueil (de 128 à 90 places) au profit d'espaces plus fonctionnels et confortables. Isolation phonique,

lits plus grands, circulation facilitée. «A l'époque, l'objectif d'une cabane était de servir de refuge, souligne Barbora Pisanova. On y venait pour dormir. Les espaces étaient prévus pour mettre deux fois plus de monde dans les dortoirs que dans le réfectoire, où l'on distribuait le repas en deux services. Aujourd'hui, on compte une place en chambre pour une place à table.»

Le gardien l'interrompt. «Que ce soit en termes de normes ou de confort, nous nous rapprochons sensiblement des caractéristiques qu'offre un hôtel de plaine.» Désormais, à Trient, sept chambres dont une seule pièce de 18 places remplaceront les quatre dortoirs qui accueillait les alpinistes. «Ils cherchent aussi plus de calme qu'auparavant, reprend l'hôte des lieux. Certains clients étaient même d'accord de payer plus pour être seuls.»

Le regard du gardien

Depuis le début des travaux, ce cuisinier de formation également guide de haute montagne n'est redescendu de son perchoir que lors des week-ends, enchaînant entre l'accueil des clients et le chantier. Début mai, les travaux ont directement suivi la saison de ski. Sa famille lui manque. Les fleurs, les arbres, le chant des oiseaux aussi. Mais cela lui tient à cœur de participer aux opérations qui vont transformer ce qu'il s'obstine à décrire comme un outil de travail. «Je n'ai pas d'attache pour ce bâtiment», affirme-t-il. Vraiment? A force d'être entouré de granit, l'homme s'est forgé une carapace de pierre qui par instants se fend. Il se reprend: «Il faut distinguer le vieux bâtiment du nouveau. Le vieux a une âme, il est beau. En plus d'être pratique, il se confond harmonieusement avec son environnement. Le nouveau, c'est un bloc qui pose plus de problèmes qu'autre chose.»

Si l'annexe construite en 2006 est, par son architecture, mal adaptée au climat qui règne à plus de 3000 mètres d'altitude, elle a permis de loger les ouvriers pendant le chantier. Le gardien reprend: «Ils se comportent comme s'ils étaient à la maison. Cet hiver, la consommation en eau a été beaucoup plus importante que d'habitude. Pour la première fois, les 20 000 litres remplis à l'automne ont été épuisés et le fond des cuves atteint.» Ce nouvel outil de travail, lui convient-il? Il nous emmène sur la terrasse, devant un tas de neige dure. «Là-dessous, c'est la sortie de secours. La neige s'infiltrait partout, ces portes et ces fenêtres conçues pour la plaine ne vont pas. A ces altitudes, la meilleure solution est de faire simple et standard. Mais cela reste un honneur de travailler ici. On aura une cabane confortable qui plaira aux clients.» ■